

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 51 (1913)  
**Heft:** 30

**Artikel:** Nos traditions  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-209699>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

légions ne sauraient se désintéresser. Ils ne voudront pas que, par suite de leur refus d'adhérer à la proposition de l'association sœur, la fanfare projetée ne soit composée que d'élèves du Collège scientifique ou que les élèves du Collège classique, qui y seraient incorporés, y vivent, comme d'une aumône, de leur part de la subvention des Anciens Moyens. Ce serait, de plus, s'interdire à jamais la faculté — pour ne pas dire le droit — de recourir, dans une circonstance qui y prêterait, au concours, pourtant tout naturel, de cette musique des jeunes.

Maintenant, il n'est pas entendu, mais il est fort probable que l'Etat, de son côté, ne restera pas entièrement étranger à l'entreprise et qu'il tiendra à honneur d'apporter aussi sa contribution.

D'aucuns objecteront peut-être que le corps de musique projeté portera préjudice à l'Orchestre du Collège classique, dont le développement et les progrès sont des plus réjouissants et qui a de chauds amis. Cette crainte ne nous paraît pas fondée. Orchestre et fanfare ou harmonie sont deux choses très différentes, qui ne peuvent pas toujours se suppléer, et qui ont leur domaine bien distinct. Il leur est très possible de marcher de concert.

Et, là dessus, vive la future Fanfare des Collégiens ! J. M.

**Trop bonne.** — Marie, si vous continuez à casser, je serai obligée de vous remercier.

— Oh ! madame est bien aimable, mais c'est pas la peine.

**Aux croisades.** — Vous dites, baron, que votre ancêtre a pris part aux croisades ? Mais à laquelle, s'il vous plaît ?

— Comment, madame, à quelle croisade, mais à toutes !

#### NOS TRADITIONS

À un banquet de la Fête du Bois des « Anciens », dont nous parlons plus haut, M. Georges Krieg, un ancien collégien, à la rime facile, a dit un discours en vers qui eut un vif succès.

L'auteur se plaint surtout de l'infidélité des « jeunes » à l'égard de la tradition qui voulait qu'au banquet de leur Fête du Bois des toasts fussent portés, par des élèves des deux écoles, à la patrie, au gouvernement, aux professeurs et aux demoiselles.

En effet, il n'y a plus de toasts à la Fête du Bois. Pourquoi ? L'art oratoire n'est plus en crédit, chez nous ; on le constate tous les jours. Peut-être bien ce discrédit n'a-t-il d'autre raison que l'abus énorme qu'on a fait des discours, dans notre beau pays, tout particulièrement. Trois amis ne se pouvaient réunir, pour la cause la plus insignifiante, sans que l'un d'eux ne se crût obligé d'y aller de sa harangue. Et bien heureux était-on quand il n'y avait pas « réplique » et « duplique ». C'était à se demander, vraiment, où tous ces orateurs, dont la majorité s'excusaient, avec quelque raison, sinon toujours avec sincérité, de ne pas l'être, prenaient tout ce qu'ils disaient. Il est vrai qu'ils ne se mettaient guère en frais d'idées ni de nouveauté. Et la forme, souvent, ne valait guère mieux que le fond.

Quand donc aurons-nous le sérum qui tuera le microbe auquel nous devons ces débordements oratoires ?

Lorsqu'ils seront plus rares et meilleurs, les discours — plus rares, surtout — nul doute que le public y reprenne goût. Mais, « chat échaudé craint l'eau froide » ; les bons auditeurs ne s'y laisseront pas reprendre. Ils n'accorderont alors leur attention et leurs bravos qu'aux orateurs qui auront vraiment quelque chose à dire, qui ne soit pas du « réchauffé », et qui le diront bien.

Voilà pourquoi, en dépit du respect dû aux traditions — on peut faire des exceptions, toutefois — nous n'avons pas de regrets personnels à joindre à ceux de M. Krieg, sur la disparition des toasts à la Fête du Bois des jeunes.

Mais il est d'autres traditions, bien plus respectables, assurément, que celle dont nous venons de parler. Et ces traditions, nationales, si elles ne sont point encore abandonnées, sont du moins fortement menacées. Nous devons les défendre jusqu'à la dernière et, pour celles-là, nous nous associons alors pleinement à l'appel lancé par M. Krieg, dans le fragment ci-dessous de son discours :

A la tradition, il faut rester fidèle !  
Car elle est la racine invisible et sans fin,  
Puisant du sol fécond la sève du destin ;  
Elle lie au Passé l'Avenir qui s'avance,  
Le siècle qui finit, au siècle qui commence.  
C'est en la respectant comme un pieux devoir,  
Que nous conserverons le parfum du terroir.  
Oui, de notre pays les beautés naturelles,  
Le salubre climat, les neiges éternelles,  
Le luxe des hôtels, le renom des docteurs,  
Les Universités aux savants professeurs,  
Sont bien certainement la source de richesse ;  
Mais pourraient quelque jour causer notre faiblesse.  
Si nous n'y veillons pas, nous serons lentement  
Envahis, submergés, irrémédiablement.  
Certes, la Suisse fut toujours hospitalière  
Et nous ne blâmons pas l'industrie hôtelière ;  
Mais nous devons veiller à ce que l'étranger,  
Qui s'implante chez nous, ne devienne un danger,  
Non pas précisément un danger politique,  
Mais un péril latent, un péril domestique.  
Evidemment, ceux qui séjournent parmi nous,  
Sont bien intentionnés et prendraient pour des fous  
Les alarmistes, qui sous des couleurs trop vives,  
Les peindraient animés d'intentions agressives.  
Mais plus ils sont charmants, plus ils sont

[dangereux,  
Car plus nous nous laissons assimiler par eux.  
On imite d'abord leurs chapeaux, leurs costumes,  
Pour adopter, un jour, leurs us et leurs coutumes.  
Il en est quelquefois qui sont de vrais progrès ;  
Mais il en est aussi qu'on ne voit qu'à regret,  
Supplanter dans nos mœurs les antiques usages  
Qui cadraient beaucoup mieux avec nos paysages.

#### EN PAYS VAUDOIS

##### Les grottes de Covatannaz.

Entre Vuileboeuf et Ste-Croix.

Les promeneurs qui montent ou descendent les gorges de Covatannaz, écrit un correspondant du *Journal d'Yverdon*, et qui admirent à juste titre la beauté des rochers surplombants ne se doutent pas que la paroi à rive gauche contient des grottes merveilleuses. C'est à peine si le regard les distingue. Les plus belles sont cachées par des bouquets d'arbustes et se trouvent non loin de l'étranglement des gorges, c'est-à-dire à l'endroit où les deux parois de rochers semblent se toucher tandis qu'au fond bouillonne l'Arnon.

L'une de ces grottes, surtout, mérite d'être signalée. Pour l'atteindre il suffit de prendre le petit sentier qui, à droite de la maison de Covatannaz, descend à la rivière, puis passer un champ de pierre et longer la paroi du rocher jusqu'à l'orifice. C'est l'entrée de la grotte. On l'atteint en se laissant glisser le long d'une gaule. Nous sommes sur une plateforme au-dessous de laquelle le rocher tombe à pic. Allumons une bougie et pénétrons à l'intérieur.

Dès les premiers pas, on est frappé de l'originalité de la voûte d'où descendent une quantité de stalactites tufières aux contours bizarres. Elles vont s'amincissant d'une façon régulière et leur extrémité a la finesse d'une aiguille. Quelques-unes atteignent un mètre de longueur, d'autres ont la forme d'une hache gigantesque dont le tranchant serait émoussé, et de presque toutes tombent des gouttelettes d'eau qui ren-

dent le sol boueux en maints endroits. Le long des parois, on rencontre ici et là de petites excavations, des sortes de trous dans lesquels on pénètre et dont la longueur atteint deux ou trois mètres. Parfois, à l'extrémité de ce couloir, on découvre un lac en miniature, sorte de réservoir naturel de trois ou quatre mètres carrés de superficie et de cinquante centimètres environ de profondeur — celle-ci varie selon l'époque de l'année. L'eau, qui n'a aucun écoulement, est limpide comme du cristal.

Ici et là, dans la voûte, on aperçoit des vides ayant la forme de cheminées et dont les parois sont recouvertes de dépôts tufiers. L'extrémité de la grotte, qui n'a pas moins de deux cents mètres de long, est une vaste salle circulaire assez analogue à la Cave Noire des Aiguilles de Baulmes. Pour visiter cette grotte il faut environ une heure, car la marche est rendue difficile par les grosses pierres rondes sur lesquelles le pied chancelle à chaque instant. Au printemps elle est transformée en un torrent qui déverse dans l'Arnon toute l'eau boueuse de la montagne. Puis ce cours d'eau temporaire diminue de volume et l'eau qui n'a pas pu s'infiltrer dans le sol stationne là par de larges flaques pendant presque tout l'été.

D'autres grottes sont à coup sûr plus vastes et surtout plus réputées, aucune n'est plus originale. Elle mérite d'être connue, mais qui sait si, en voulant l'aménager comme but de promenade, on ne lui enlèverait pas son charme primitif. P. Ch.

**C'est pas ça !** — Eh bien, Jean-Louis, ça va la santé ?

— Voilà, ça irait bien de mieux, si je n'étais pas sourd d'une oreille.

— Si ce n'est que ça, y ne faut pas vous plaindre, ça se remettra, et puis l'âge... vous n'êtes pas d'aujourd'hui ?

— Je suis de 34, mais ça n'est pas l'âge qui me rend sourd d'une oreille, parce que j'en ai une de bonne qui est aussi vieille que l'autre.

« Mouille-Boille ». — *Mouille-Boille*, qui a obtenu un si grand succès à sa première représentation, sera donnée à nouveau, au Casino-Théâtre d'Estavayer, demain dimanche après-midi.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à aller voir *Mouille-Boille*, une des meilleures œuvres du Dr Louis Thurler, et visiter la petite ville moyennageuse qu'est Estavayer.



LE DÉJEUNER  
PAR EXCELLENCE

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>ie</sup>.